

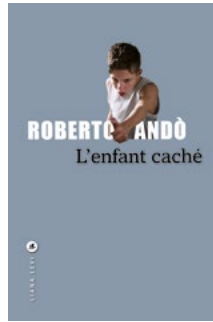


**ROBERTO ANDÒ**

**L'enfant caché**



LIANA LEVI



Quelle que soit notre vie, un imprévu peut la bouleverser à tout jamais. Pour Gabriele Santoro, professeur de piano, cet imprévu s'appelle Ciro, un garçon de dix ans qui surgit un jour de derrière son canapé. Comment est-il entré ? Pourquoi se cache-t-il dans son appartement ? Malgré lui, qui a délibérément choisi une solitude dans laquelle musique et poésie occupent une place privilégiée, il est très vite appelé à jouer un rôle de protecteur. Plus même, de père. Et ce rôle comporte des dangers certains, surtout dans cette partie malfamée de Naples où il vit depuis qu'il a quitté les beaux quartiers. Sans parler du danger qui accompagne la difficile remise en question de soi-même et des choix opérés dans son existence.

**ROBERTO ANDÒ** (né en 1959) est un réalisateur et auteur italien. D'abord assistant de Francesco Rosi et de Federico Fellini, puis de Michael Cimino et de Francis Ford Coppola, il alterne, à partir de 1980, théâtre et cinéma. Parmi ses films les plus remarquables : *Le Manuscrit du prince*, consacré aux dernières années de Tomasi di Lampedusa, et *Viva la libertà*. Proche de Leonardo Sciascia, il signe un premier roman, *Il trono vuoto*, couronné par le prix Campiello Opera Prima. En 2020, il termine l'adaptation au cinéma de *L'Enfant caché* tout en dirigeant le Théâtre national de Naples.

« Un roman extraordinaire, résolument inattendu. » *Il Mattino*

« Avec une prose d'une légèreté élaborée et complexe, Roberto Andò garantit la peur, les rebondissements et la noirceur dans un suspense métaphysique. » *Il Sole 24 Ore*

Roberto Andò

# L'enfant caché

*Traduit de l'italien  
par Jean-Luc Defromont*



Liana Levi



*J'ai bien peur de ne jamais avoir vraiment vu Naples,  
ni la réalité en général.*

Anna Maria Ortese

*Jérémie qui, voyant des traces d'enfants,  
se jeta au sol et les baisa.*

Elias Canetti



# 1

Nu comme un ver, Gabriele Santoro prit son temps pour choisir la poésie adaptée à cette malodorante matinée de fin d'été, le regard rivé sur une petite tache jaunâtre au milieu du mur. Depuis quelques années, il avait pour coutume de déclamer des vers en se faisant la barbe, une liturgie que lui avait involontairement suggérée un célèbre neurochirurgien.

Un soir, lors d'un dîner chez des amis, il avait tendu l'oreille pour capter ce que le médecin chuchotait à sa voisine de table, une flamboyante trentenaire qui cherchait ostensiblement à chatouiller l'exubérante lascivité de son interlocuteur. Le grand ponton lui décrivait les exercices de mémoire auxquels il avait l'habitude de se livrer pendant qu'il se rasait – comptines, livrets d'opéra, chants de l'*Énéide* ou du *Roland furieux*. Il vantait leurs effets bénéfiques sur l'esprit et allait jusqu'à théoriser que cette discipline activait des neurotransmetteurs comparables à la dopamine, avec de prodigieuses répercussions sur l'humeur.

Dès lors, Gabriele Santoro avait entrepris de relire ses poètes préférés et de réciter leurs vers par cœur, d'une voix feutrée ou solennelle, selon l'auteur ou la métrique.

Ce matin-là, il choisit un poème de Constantin Cavafis, *Ithaque*, et jugea de circonstance un ton d'intimité téméraire,

dans le style de Salvo Randone, ce comédien qu'il avait eu le loisir d'applaudir et d'admirer à la fin de sa glorieuse carrière. Il se campa devant le miroir pour adresser les vers à son reflet, comme chaque jour, et se mit à les réciter dans un murmure :

*Quand tu prendras le chemin d'Ithaque,  
souhaite que la route soit longue,  
pleine d'aventures, pleine d'enseignements.  
Les Lestrygons et les Cyclopes,  
tu ne les rencontreras pas, ni l'irascible Poséidon,  
si tu ne les transportes pas dans ton âme,  
si ton âme ne les fait pas surgir devant toi.*

Il fut interrompu par le son grave et plaintif de l'interphone. Le visage encore barbouillé de mousse, il se pressa vers l'entrée pour décrocher le combiné. Une voix de baryton annonça qu'il y avait un colis pour lui. Il ne répondit pas tout de suite, pensant d'abord à une erreur. Puis la partition commandée dix jours plus tôt – les *Études symphoniques op. 13* de Schumann – émergea d'une couche opaque de sa mémoire. Il appuya sur le bouton déverrouillant la porte de l'immeuble, ouvrit en grand celle de son appartement et se rua dans la salle de bains, où il s'aspergea frénétiquement le visage d'eau. Il se hâta ensuite de revenir sur le palier, à temps pour voir la masse encombrante du coursier sortir de l'ascenseur.

Fidèle à cette étrange règle qui lui imposait de s'en tenir à un silence rigoureux avec les inconnus, Gabriele esquissa un vague salut et signa le bon de livraison. Il échangea un dernier signe d'entente avec Santino – son diminutif figurait sur un badge épinglé au revers de sa veste – et laissa celui-ci descendre l'escalier d'un pas lent.



Sa porte refermée, il défit le paquet avec l'impatience qu'il avait, enfant, à déballer les cadeaux de ses parents. Un *crescendo furioso* que seul apaisait l'acte de la possession, mitigé toutefois par le surgissement d'un subtil quoique dévorant sentiment de déception commun à tous ceux que leur nature porte à privilégier la phase de l'attente sur celle de l'accomplissement.

De retour dans la salle de bains, il examina sur ses joues et son menton les parties rasées de frais, lisses et polies, qui contrastaient avec les zones encore mangées par une ombre de barbe grise et rêche. Après avoir de nouveau couvert de mousse le bas de son visage, il recommença de se raser et, en même temps, de déclamer :

*Garde toujours Ithaque présente à ton esprit.  
Y parvenir est ta destination finale.  
Mais ne te hâte surtout pas dans ton voyage.  
Mieux vaut le prolonger pendant des années ;  
et n'aborder dans l'île que dans ta vieillesse,  
riche de ce que tu auras gagné en chemin,  
sans attendre d'Ithaque aucun autre bienfait.  
Ithaque t'a offert ce beau voyage.  
Sans elle, tu n'aurais pas pris la route.  
Elle n'a rien de plus à t'apporter.*

C'était vrai : qu'attendre de plus ? Il s'attarda sur cette question délicate et se laissa emporter par le souvenir d'un été à Patmos, bien des années auparavant. La chaleur, pourtant insupportable, ne lui avait causé aucun désagrément ; au contraire, les heures et les minutes de ces journées asphyxiantes s'étaient écoulées dans une plénitude affranchie de toute anxiété ou fatigue. Peut-être était-ce à cette attente-là que le poète faisait allusion. Plutôt que de magnifier le

voyage en relativisant l'importance de la destination – un message que Gabriele avait toujours trouvé banal et agaçant –, il était crucial de se rebeller contre le chantage du temps : on ne pouvait atteindre cet objectif qu'en se gardant des obligations, en vivant comme si l'on avait déjà disparu. L'existence est une terrible succession de déceptions, telle est notre Ithaque. Garder l'ennui à distance et soustraire notre respiration au contrôle des gardiens du temps, tout le secret de la vie est là.

« On ne saurait se nourrir seulement de temps, sans manger de la mort. » Cette pensée, plus juste que jamais, lui était chère, et ce n'était pas un hasard si elle était née sous la plume d'une femme de génie.

La phase suivante, celle de l'habillement, se conforma à un rituel immuable requérant autant de soin que de sobriété, un mélange qui semblait inné chez le maestro. Tandis qu'il boutonnait ses poignets de chemise, un bruit provenant de son bureau attira son attention comme aiguïlée par l'intuition de la grande surprise que la journée lui réservait. Une fenêtre était-elle restée ouverte ? Dès qu'il franchit le seuil de la pièce, il constata avec étonnement la présence d'un livre sur le sol. Il se pencha pour l'examiner – il s'agissait d'une édition illustrée de *Kim*, le roman de Rudyard Kipling – puis balaya l'espace du regard pour tenter de comprendre ce qui avait pu entraîner sa chute. Il ne trouva aucune explication plausible et fut envahi par un sentiment de malaise auquel il ne donnerait qu'a posteriori le nom approprié de prémonition.

Ce fut alors qu'il entendit sonner à la porte. Coulant un regard par l'œilleton, il avisa sur le palier la silhouette efflanquée, reconnaissable entre toutes, de son accordeur, auquel il avait téléphoné quelques jours plus tôt pour l'implorer de venir à son secours : une fuite d'eau l'avait en effet contraint à déplacer son piano du bureau à l'entrée et il avait constaté,

lorsqu'il avait enfin pu le remettre à sa place, que les harmoniques de certaines cordes étaient faussées.

L'accordeur, qui répondait au nom de Nunzio, était si anguleux (tant au physique qu'au moral, du reste) qu'on l'eût dit taillé à la serpe. Sa voix rauque et haletante d'emphysémateux le faisait paraître plus dur qu'il ne l'était.

Le maestro le conduisit sans plus de cérémonie devant son Steinway d'occasion acheté à crédit. Comme toujours, l'homme commença par demander la permission de fumer, et Gabriele, comme toujours, la lui accorda. Après avoir allumé avidement sa Chesterfield sans filtre, Nunzio ouvrit sa mallette et en tira une série d'outils mystérieux, une clé en étoile, un coin et un diapason. Puis, de ses yeux marqués par une sérieuse dégénérescence maculaire, il examina l'ordre qui régnait dans la pièce tapissée de livres et lui demanda à quoi était dû ce profond silence.

– C'est toujours tranquille à cette heure-ci, se contenta de répondre le maître de maison, un peu étonné.

Puis il se dit que l'accordeur essayait peut-être de lui faire comprendre qu'il voulait rester seul. Il quitta le bureau, conformément à un ancien pacte passé entre eux.

Resté seul, Nunzio se mit au travail. De la pièce voisine, Gabriele entendit la déchirure soudaine d'un accord augmenté, puis une note tenue, puis une septième vaguement dissonante.

Deux heures plus tard, l'accordeur réapparut avec sa mallette et annonça qu'il avait fini.

– Vous vivez seul ? hasarda-t-il.

– Oui.

Le maestro se demanda pourquoi il souriait.

– Pas moi, reprit Nunzio. J'ai un chat. Depuis quelques années déjà. Et je dois dire qu'il me tient bien compagnie. Pourquoi vous n'en prenez pas un, vous aussi ?

En proie à une agitation fugace, Gabriele passa en revue les diverses raisons pour lesquelles il ne l'avait jamais envisagé. Dont son allergie. Puis il se leva brusquement.

– Combien vous dois-je ? demanda-t-il sur un ton cassant, bien que ce ne fût pas là son intention.

– Rien. Cette fois, je ne vous fais pas payer, répondit l'accordeur d'une voix tranquille avant de se diriger vers l'entrée.

– Pourquoi ? s'enquit le maestro, très surpris.

– Par sympathie, murmura Nunzio.

Sur ce, il ouvrit la porte de l'appartement et s'éclipsa.

Gabriele resta interdit à s'interroger sur la raison de cette faveur imméritée, puis, songeur, se dirigea vers son piano et entreprit de jouer l'une des *Douze Études pour piano* de Debussy. Réconforté par la douceur du timbre, il consacra le reste de la journée à l'étude de la partition de Schumann, interrompue par deux longues conversations téléphoniques, l'une avec son père, l'autre avec un collègue particulièrement pédant, l'enseignant de technique du contrepoint, un pauvre homme qui, bien qu'il fût sur le point de prendre sa retraite, continuait à élaborer de vaines stratégies pour amadouer ses élèves.

Vers huit heures, alors qu'il se préparait des pâtes *alla puttanesca*, l'attention du maestro fut attirée par des bruits trahissant une animation insolite dans la rue. Il s'approcha de la fenêtre et vit des hommes aller et venir devant l'immeuble, visiblement nerveux. Ils finirent par se planter en petit groupe devant la statue de la Madonnina. Leurs conciliabules s'envenimaient par intermittences, jusqu'à ce que l'un d'eux, un individu maigre d'apparence malpropre, s'employât à les apaiser : il parvint à les séparer et à convaincre ceux qui se querellaient de se donner l'accolade ou de s'embrasser en gage de paix retrouvée.

« Il a dû se passer quelque chose de grave », se dit Gabriele, habitué aux incursions occasionnelles de bandes de jeunes – voire très jeunes – délinquants dans le quartier. Peu après, voyant le petit groupe se disperser, il tira le rideau et s'en alla manger sa demi-portion de spaghettis, l'*Octuor en fa majeur D. 803* de Schubert en fond sonore.

Il avait coutume de se préparer à l'écoute par une sorte de somnolence, les yeux mi-clos, tourné vers lui-même, imperméable à la succession mouvante et imprévisible des phénomènes extérieurs. Abandonné à la musique, happé par elle, il se libérait enfin de son moi et de sa propension hypertrophiée au raisonnement.

Dans cet état limpide d'évanescence sensorielle – qu'on pourrait rapprocher, par une figure de style, d'un lac sans rides –, Gabriele entrevit soudain une ombre bouger derrière le canapé. Tandis qu'il se demandait s'il s'agissait d'un fantôme convoqué par le génie de Schubert ou d'une illusion engendrée par sa fatigue, un garçonnet vêtu de façon ordinaire apparut devant lui. Les cheveux noirs et courts, le teint clair et les yeux bleus. Ceux-ci, au regard intense, le toisaient avec une assurance d'adulte, bien que son apparence ne permît pas de lui donner plus de dix ans.

Tous deux se dévisagèrent pendant un long moment. Puis Gabriele se leva pour éteindre le lecteur de CD d'un geste brusque, privant soudain cette situation insolite du pathos de la musique. Ce fut alors qu'il décela dans les yeux de l'intrus une peur qui lui avait échappé jusque-là. Il comprit avec inquiétude que cet importun se cachait peut-être chez lui depuis des heures. Ce fut la première question qu'il lui posa :

– Ça fait combien de temps que tu es là, Ciro ?

Oui, il connaissait son prénom. Le garçon était le fils cadet du locataire du dernier étage, Carmine Acerno, un type dont il ignorait tout, même son métier. Il n'avait jamais eu le moindre

contact avec le couple mais avait toujours été attiré par cet enfant, intrigué par la grâce tranquille, presque réfléchie, de ses mouvements, en contraste total avec la vulgarité de ses frères.

Un matin, en sortant, il l'avait trouvé en larmes sur le palier. Attentif à ne pas l'effrayer, il s'était approché pour lui demander ce qui s'était passé. Le petit avait balbutié une phrase incompréhensible avant de prendre la fuite. Une autre fois, Gabriele l'avait épié en train de jouer dans l'escalier et avait pu admirer l'imagination fertile qui lui permettait d'entretenir tout seul une longue conversation avec des amis imaginaires. Lui aussi, au même âge, il avait l'habitude de passer la plupart de ses journées en compagnie de personnages de fiction. En un certain sens, son enfance n'avait été qu'une grande solitude peuplée de présences inventées.

– J'suis là depuis c'matin qu't'étais en pyjama, répondit soudain Ciro, qui ne faisait rien pour dissimuler sa peur.

Ils ne s'étaient jamais parlé, mais Gabriele ne fut pas étonné que l'enfant le tutoyât et s'exprimât dans la langue qui lui était la plus familière, le napolitain.

Ciro s'était donc introduit chez lui très tôt – profitant sans doute du court laps de temps pendant lequel la porte était restée ouverte, tandis que le maestro se rinçait le visage dans sa salle de bains pour accueillir le coursier. Gabriele tenta de se rappeler ce qui s'était produit à ce moment-là tout en passant en revue les épisodes ultérieurs, fort confus dans son esprit, soucieux d'identifier d'éventuels gestes intimes que le regard de cet intrus avait pu intercepter.

– Faut m'aider, murmura Ciro.

– Comment ça ?

– Faut qu'tu m'caches.

Il s'approcha. S'apercevant qu'il tremblait, Gabriele fut lui aussi parcouru d'un frisson mais dissimula son trouble, selon son caractère.

– Et de qui dois-tu te cacher? hasarda-t-il.

Le visage de l'enfant s'assombrit et deux grosses larmes perlèrent dans ses yeux.

Ce fut à cet instant précis – de façon tout à fait insolite, car il était dix heures du soir – qu'ils entendirent sonner à la porte.

– Cache-moi, supplia de nouveau Ciro.

Sans répondre, Gabriele l'entraîna jusqu'au séjour, où le garçon, sur ses indications, se cacha dans la soupente au-dessus de la bibliothèque.

Le maestro courut regarder par le judas et, à sa grande surprise, avisa l'un de ses anciens élèves sur le palier: Diego, qui avait étudié sous sa direction quelque temps auparavant, mais pendant deux ans seulement. C'était du reste lui qui l'avait affublé de ce surnom que tous avaient ensuite repris dans le quartier: *maestro*. Gabriele le vit faire des gestes nerveux pour exhorter un individu assis sur les marches de l'escalier à s'éloigner. Après s'être fait prier, celui-ci se leva avec indolence, vint chuchoter quelque chose à son oreille puis se retira. Gabriele attendit encore quelques instants, durant lesquels il vit son mystérieux visiteur rentrer sa chemise dans son pantalon et ajuster le complet couleur crème dans lequel il était sanglé. Lorsqu'il se résigna enfin à entrebâiller sa porte, Diego approcha son visage de la fente étroite.

– Je vous dérange? Comment allez-vous? demanda-t-il avec un sourire exagéré. J'étais près d'ici chez des amis et j'ai eu l'idée de vous rendre visite.

Le maître de maison le salua d'un vague signe de tête et tenta, en étudiant sa physionomie empreinte de fausseté, de se rappeler la dernière fois qu'il l'avait vu: oui, c'était le jour où Diego était venu lui annoncer sa décision de quitter le conservatoire. Son regard était encore plus fuyant qu'à l'époque.

– Je travaille, les leçons commencent dans quelques jours, murmura Gabriele, dont le ton trahissait un désir de couper court.

Mais le visiteur, que n'étouffaient pas les scrupules, coula un regard vers l'intérieur de l'appartement et, avec la désinvolture qui lui était propre, sourit de nouveau en demandant :

– Vous ne m'accordez même pas une petite minute ?

Mis au pied du mur, le maestro le laissa passer et entrer dans le séjour, où il lui fit signe de s'asseoir. Mais le jeune homme déclina son offre et resta debout, lançant un coup d'œil indiscret en direction du couloir menant à la salle de bains et à la chambre.

– Vous avez un très bel appartement, dit-il avec affectation. Je ne m'en souvenais pas.

– Merci, répliqua Gabriele, incertain sur la conduite à adopter.

– Je vous dois beaucoup, vous m'avez fait comprendre le sens de la musique.

Le maestro répondit à cette flatterie mielleuse par un vague signe d'assentiment.

– Et maintenant, de quoi t'occupes-tu ? s'enquit-il.

– Je gère des restaurants. Je ne peux pas me plaindre.

Ils restèrent quelques instants à s'étudier dans un silence gêné, vite interrompu par une question inattendue de Diego :

– Je peux vous demander un verre d'eau, si ça ne vous dérange pas ?

Sans broncher, Gabriele se dirigea vers la cuisine tout en essayant de garder son élève à l'œil, autant que faire se pouvait.

De la soupente, l'enfant – qui avait suivi toute la conversation par un interstice – vit Diego s'introduire tel un voleur dans la chambre et la salle de bains. Peu après, il le vit retraverser le séjour et se diriger d'un pas rapide vers la cuisine, où



il surgit tel un fantôme, cueillant par surprise le maestro au moment où il refermait la porte du réfrigérateur. Ce dernier suspendit son geste et esquissa un sourire.

- Qu'y a-t-il, Diego? J'allais t'apporter ton verre d'eau.
- Je voulais vous épargner cette peine.
- *Cette peine*? Tu veux rire, j'espère...

Le jeune homme avala le liquide d'un trait et en fit couler un peu sur sa chemise.

- Elle est bien fraîche, commenta-t-il.

Il s'essuya la bouche d'un revers de main et s'autorisa une autre question :

- Et où est votre piano?

Comprenant que son visiteur voulait jeter un coup d'œil au bureau, Gabriele, après un calcul rapide, décida qu'il valait mieux le contenter et lui fit signe de le suivre. Rassuré de voir que cette pièce aussi était déserte, Diego hasarda une autre requête :

– Vous me joueriez le morceau que vous m'avez fait écouter la dernière fois que je vous ai rendu visite? « Rêves » de Schumann.

Le maestro se demanda comment il avait pu exécuter pour quelqu'un d'aussi dur de la feuille cette pièce – « *Träumerei* », la septième des *Kinderszenen* – qu'il réservait en général à ceux qui faisaient preuve d'un minimum de talent. Toutefois, après un instant de réflexion, il s'assit sur le tabouret du Steinway et, dans un silence attentif, joua de mémoire les premières phrases du morceau. Puis il s'arrêta net et vérifia d'un coup d'œil l'expression de son visiteur – un sourire inepte de satisfaction – avant de rabattre le couvercle du piano.

– Cette musique laisse vraiment sans voix, commenta l'ancien élève.

- Et c'est tant mieux, répliqua le maestro avec perfidie.

Puis, se levant sous le regard ébahi de Diego, il ajouta :

– Puis-je faire autre chose pour toi?

Le jeune homme lui tendit la main, embarrassé :

– Et que pourriez-vous faire de plus? C'était un immense plaisir de vous revoir, excusez-moi encore pour l'heure, et merci pour votre accueil.

Il prit congé et Gabriele courut libérer Ciro. Soulevant la trappe de la soupente, il le vit recroquevillé sur le sol, pâle et effrayé. Il lui toucha le front, qu'il trouva brûlant. Il le porta jusqu'au bureau, déplia le canapé-lit et lui fit signe de s'étendre. Quand il prit sa température, il s'aperçut que le petit tremblait. Une minute plus tard, le mercure du thermomètre indiquait 39,5 °C. Pour faire baisser la fièvre rapidement, il aurait fallu lui administrer un cachet d'aspirine, mais Ciro n'avait rien avalé depuis le matin. Alors le maestro se précipita dans la cuisine et ouvrit le réfrigérateur pour voir ce qu'il pouvait lui préparer. Mais il n'avait guère le choix : à part un minestrone surgelé, il n'y avait rien.

Ce fut alors qu'il entendit des cris provenant de la cour. Regardant dehors, il vit Carmine Acerno vitupérer contre trois personnes, dont Diego. Il n'arrivait pas à distinguer ce que disait le père de Ciro, mais son ton était à l'évidence altéré. Au bout d'un moment, il le vit s'approcher de son ancien élève, l'attraper par le col de sa chemise et, d'un geste foudroyant, le gifler. Les autres restèrent immobiles, avec l'air résigné de ceux qui attendent leur tour. Mais, tout compte fait, ce traitement n'était réservé qu'à Diego. En effet, les membres de cette étrange compagnie ne tardèrent pas à s'égailler, à l'exception de Carmine, qui s'attarda un peu dans la cour avant de se diriger vers la porte cochère. Il leva soudain les yeux et surprit le regard de Gabriele. Ils se toisèrent pendant quelques instants, puis le maestro battit en retraite.



*Les mêmes choses  
vont se produire, et se reproduiront encore –  
pareils sont les instants qui nous trouvent et nous quittent.*

Constantin Cavafis



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5<sup>e</sup>

Retrouvez l'intégralité de notre catalogue  
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site  
[www.lianalevi.fr](http://www.lianalevi.fr)

Titre original : *Il bambino nascosto*

Copyright © 2020 Roberto Andò

© 2021, Éditions Liana Levi, pour la traduction française  
Published by arrangement with The Italian Literary Agency

Couverture : D. Hoch

Photographie : © Lia Pasqualino

Cette édition électronique du livre *L'Enfant caché* de Roberto Andò  
a été réalisée en mars 2021 par Atlant'Communication.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage

(ISBN : 979-10-349-0395-5)

ISBN ePDF: 979-10-349-0397-9